

Quelques histoires de lièvres

Auguste Martin (1904–1990) a tenu un compte soigneux des sangliers de son tableau de chasse : une vingtaine en cinquante années d'activité intense. En revanche, ses lièvres ont été trop nombreux : il ne les raconte pas tous. Mais comment oublier le premier !

« C'était en 1927. [...] Comme c'était la première fois que je suivais une trace de lièvre et que je ne possédais aucune expérience à ce sujet, je revins au village. J'allai aussitôt voir mon voisin Denier Léon, chasseur depuis très longtemps, et je lui expliquai ce qu'il en était, avec espoir d'aller à tous deux le tuer. En effet mon récit d'intéressa et il fut convenu que nous irions l'« essayer », comme on dit parfois. Après dîner, il prit ses grosses guêtres de cuir, chien et fusil, et nous prîmes le chemin de Savel. »



« Il resta au poste au-dessus de la vigne de Cave après m'avoir donné quelques explications sur ce que je devais faire : mener son chien jusque sur le pied du lièvre, le lâcher et le laisser faire (il avait l'expérience) et me tenir au sentier forestier où certainement le lièvre viendrait passer. Un moment après, la voix du chien qui quêtait se changea en un long hurlement. Je vis à cet instant un gros lièvre sortant du bois à grands sauts. Il arriva rapidement au sentier et s'éloigna encore de moi. Un peu ému à la vue de ce gibier, je levai mon fusil, essayai de viser de mon mieux et lâchai mon coup. Je dus certainement le manquer. Il accéléra encore sa vitesse et disparut derrière la crête de Panier. »



« Je courus vers la sortie du sentier. De là je vis qu'il arrivait au pied de la vigne de Claret de Lavars. Il prenait la direction du Drac d'où il était sorti le matin. Le chien en effet suivit le pied jusqu'au bord de l'eau, ce qui donna la preuve à mon voisin que ce vieux bouquin devait traverser le Drac fréquemment. Il m'expliqua que depuis déjà tout l'automne, son chien qui trouvait une quête, n'arrivait jamais à partir son lièvre. Quant à moi, j'étais mécontent de mon tir. Bien sûr, je n'avais aucune expérience mais quand même... »

« Mon voisin ne m'en tint pas rigueur. Mon coup de fusil avait été entendu du village de Savel et la menée du chien aussi. Nous vîmes plusieurs chasseurs sortir du village, longer le ravin qui descend du Senépy, puis nous entendîmes tirer. En quelques minutes, 11 coups furent tirés. J'eus l'occasion, longtemps après, de voir Marcel Vial à La Mure et nous causâmes de cette expédition. Il m'expliqua que ce lièvre avait été tiré très loin, peut-être touché un peu, mais qu'il avait dû monter au Senépy. Combien il faut d'habitude, d'adresse, d'expérience pour chasser efficacement. Ainsi se termina l'histoire de mon premier lièvre manqué. »



Quelques mois après, Auguste poursuit son apprentissage, sous la houlette du père Lafraise. Nous sommes le 1^{er} janvier 1928.

« Il avait réagi aussitôt, voyant le lièvre s'enfuir. Ses deux coups de fusil l'avaient touché. Nous le constatâmes facilement dans la neige. Il l'avait tiré entre 15 à 20 mètres. Je l'aidai à mettre son lièvre dans la poche de sa veste de chasse et il m'invita à aller le manger le lendemain soir chez lui. Ce que je fis sans me faire prier et avec bien du plaisir. La veillée se passa en histoires de chasse et en mangeant le beau lièvre, qui bien préparé, était excellent. Je pris à cette occasion une bonne leçon de chasse. L'expérience est irremplaçable, les histoires vécues et vraies, et dont on se souvient, donnent peu à peu à ceux qui ont la passion, une précoce habitude de savoir démêler les voies, les doubles et deviner par un sens spécial qui se développe peu à peu, où le gibier peut se situer et se découvrir. Ce fut pour moi une de mes meilleures leçons de mes débuts de chasseur. »

Parfois la passion, l'habitude et le sens spécial, ne suffisent pas : rien ne remplace un bon chien.



« C'était probablement en 1945. j'avais à cette époque un excellent chien du nom de Rambeau, que mon ami Fleury m'avait élevé quelques années auparavant. Il avait peut-être 2 ou 3 ans et chassait souvent avec ses deux chiennes. Vu que je n'étais pas libre, Rambeau était disponible tous les jours.

Cependant, un matin, j'eus quelques heures de liberté pour chasser. J'allai donc voir mon ami à cet effet. Mais son travail ce jour-là, ne lui permettait pas de s'absenter. Il me prêta Neva, la sœur de mon chien, et je partis à la Condamine et Savel où il était facile de chasser seul, et où il y avait aussi quelques lièvres. »

« Les chiens trouvèrent une quête dans les champs et les chemins, puis descendirent dans le secteur de Savel toujours sur la quête. Ils étaient encore jeunes, mais très actifs, c'étaient de bons chiens. J'attendais, placé au-dessus du chemin qui sort de la Condamine et j'entendis avec plaisir leurs récris sonores. Soudain leur voix se transforma en un long hurlement aigu. Le lièvre était lancé. »



« Un instant après je le vis de mon poste. Il traversait les champs de Tatin au pied de la Condamine et rentra dans les Ribères. Peu après les chiens passèrent à leur tour, menant hardiment ce pied tout frais. J'entendais leur voix se répercuter dans les Pouterles pendant un bon moment. Tout à coup, j'aperçus le lièvre traversant les champs dans la direction du chemin que je gardais. En quelques secondes il était à ma portée. Je visai soigneusement et lâchai mon coup de 7. Il ne tomba pas, mais je le vis se ressaisir instantanément pour rattraper son équilibre. Il continua d'approcher, passa à 5 ou 6 mètres en plein travers comme un éclair et je le manquai de mon deuxième coup. J'étais fort déçu de ma maladresse. En attendant les chiens, j'allai voir l'effet de mon premier coup de fusil. Je l'avais touché car de petits flocons de poil étaient tombés dans le chemin et ses griffes pointues avaient pénétré dans le terrain ramolli par les pluies, à l'instant où il s'était ressaisi. J'eus à cet instant la certitude que le plomb de 7, quoiqu'en disent certains, était trop faible. »



« Rambeau et Néva arrivèrent, continuant leur menée dans le chemin. Je les suivis hâtivement. Arrivé à la Buissonnas je vis les chiens cherchant en tous sens, silencieux. Puis un long hurlement de Néva qui avait levé le lièvre blessé à côté du chemin. Elle lui tenait pied à la montée et j'estimai que les choses n'allaient pas traîner. Je ne tirai pas, ne voulant pas commettre l'imprudence de toucher cette brave chienne qui tenait bientôt ma victime. La course changea de direction après que le lièvre eut échappé de très peu aux dents de son poursuivant. »

« Ils reprirent la descente, et arrivés dans la tranchée de la Buissonnas, Néva saisit sa proie par le râble et la secoua énergiquement malgré de multiples détentes. J'étais satisfait de l'heureuse fin de cette menée. Je regardai et soupesai avec plaisir ma capture, animal de 6 à 7 livres, puis pressé par le souci de mon travail, je revins en hâte à la maison, heureux de montrer à ma pauvre Dorine et à nos petits, l'agréable résultat de ma matinée de chasse. »

Les jours d'ouverture avaient toujours quelque chose de spécial, même quand il fallait garder les bêtes.

« J'avais l'habitude, lorsque je gardais mon troupeau, de porter mon fusil les jours d'ouverture pendant la période de la chasse : j'eus maintes fois l'occasion de tuer quelques lièvres venus se promener dans le secteur où je gardais. [...] »

Ce matin-là, je gardais le troupeau à la Blache, ce qui m'arrivait assez souvent puisque je réservais l'herbe de ce champ pour y garder les jours d'ouverture. Assis à la cime du champ, près du poste, mon fusil posé sur mes genoux, j'écoutais tout en lisant distraitement, les menées des chiens dans le secteur de Villard-Julien. . . »

Comme vous l'imaginez, les lièvres du quartier avaient du souci à se faire. D'autant qu'Auguste Martin n'était pas le seul. Au tout début des années 50, Albert Poncet est pensionnaire au lycée à Grenoble. Pas question de payer un permis de chasse, qui est assez cher, pour une journée ou deux. Mais voir partir son père et son frère pour faire l'ouverture sans lui, c'est plus qu'Albert ne peut supporter. Alors en partant garder les brebis, Albert emporte tout de même un vieux fusil à broche qui restait à la maison, avec quelques cartouches.

La matinée se déroule normalement en compagnie des brebis, jusqu'à ce que tout à coup, un lièvre déboule. Albert épaula, tira, et manque. Le coup fait tellement de fumée qu'Albert est obligé de se baisser pour viser avant le second. Bien lui en prend : l'animal est touché. Aussitôt, Albert ramène le lièvre et le fusil à la maison, tout fier de son exploit. Et de fait, personne n'a songé à le réprimander, ni pour avoir emprunté le fusil, ni pour avoir chassé sans permis !

